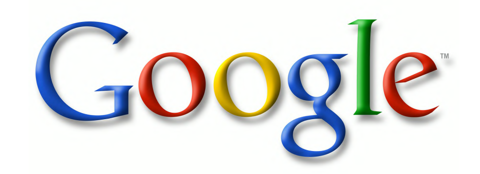
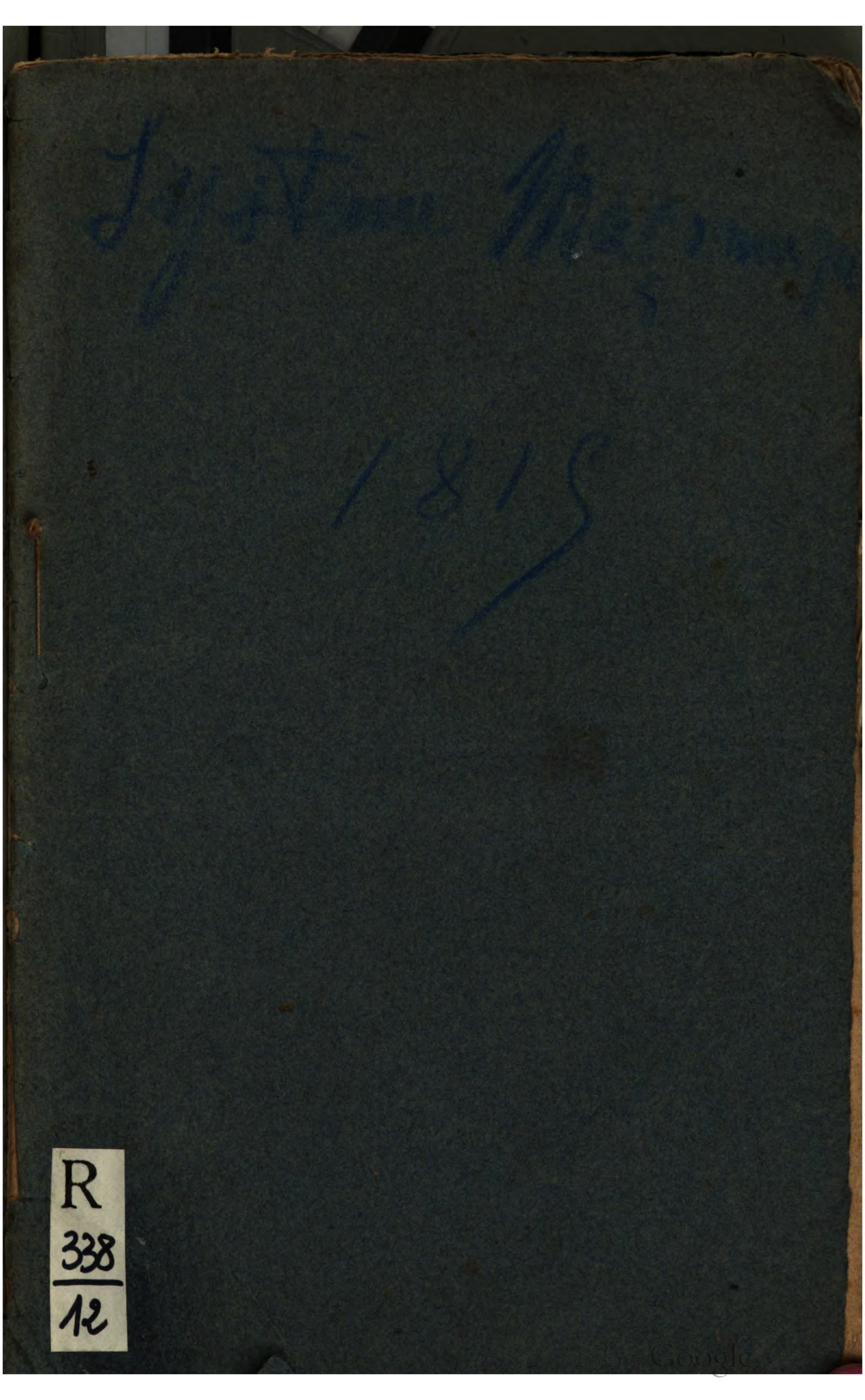



1815
R
338
12
Digitized by Google


BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN
Digitized by Google

RÉFLEXIONS

SUR

L'ORIGINE, LA NATURE, L'OBJET

DU SYSTÈME MAÇONNIQUE.

PAR D. C.

Dominic

Est enim Philosophia paucis contenta judicibus, multitudinem consulto ipsa fugiens, eique ipsi et suspecta, et invisa, ut si quis vel universam velit vituperare, vel si in eam, quam nos maximè sequimur, conetur invadere, magna auxilia habebit in reliquorum Philosophorum disciplinis.

CICER. *De Div.*

PARIS,

Chez LE NORMANT, Imprimeur-Libraire, rue de Seine n° 8, près du pont des Arts ;
SAMSON, Libraire, quai Voltaire, n° 5.

1815.

On reconnoît l'existence du Système maçonnique dans la plus haute antiquité par l'histoire sacrée, civile, philosophique des peuples anciens, par la critique, et par la raison. On y découvre sa nature. Il a été, et il est le germe de la civilisation et de l'amélioration universelle.

RÉFLEXIONS

SUR

L'ORIGINE, LA NATURE, L'OBJET

DU SYSTÈME MAÇONNIQUE.

Première ressemblance entre les premières Institutions des Peuples, et le Système maçonnique : Théosophie, Philosophie morale.

On sait bien que les annales religieuses, civiles, naturelles des Chaldéens, Indiens, Chinois, Egyptiens font reculer la création, ou l'arrangement de ce monde, au-delà de l'époque que les livres de Moïse lui assignent. Les dernières nous montrent cela d'une manière qui ne laisse point de doute. Le marbre, apporté de l'Egypte par les savans de l'expédition militaire, et qui étoit placé sur un temple dédié à César, représente un zodiaque très-ancien dans lequel on voit qu'il y a eu une époque où l'équinoxe du printemps étoit au signe de l'équinoxe d'automne : ce qui donne la même différence de six signes dans les points solstitiaux. Il est démontré par les calculs astronomiques, que la précession, la différence de six signes dans le zodiaque suppose nécessairement un temps de 12672 ans : donc il résulte de ce monument, qu'il y a 12672 ans, au moins, que ce monde existe comme nous le voyons.

Il est inutile de détailler ici les productions et les phé-

nomènes de l'histoire naturelle, qui donnent de pareils résultats, qui ne diffèrent point de ceux que nous présentent, sous les rapports de la chronologie et de la critique, les livres même de Moïse, lorsqu'on y porte un juste examen. Au moment de l'entrée d'Abraham en Egypte, ils nous peignent ce royaume non seulement arrivé à un état de perfectionnement dans l'agriculture, les sciences, les arts, mais encore corrompu par le luxe, et plongé dans des vices extrêmes : ce qui prouvoit sa vieillesse et sa décadence. Par la chronologie des mêmes livres on voit qu'il n'y a que peu de siècles du déluge à l'entrée d'Abraham en Egypte. On sent bien qu'il est impossible que cela soit arrivé dans ce court espace, suivant les progrès naturels de l'esprit humain.

Les défenseurs de l'interprétation qu'on donne à tort aux livres de Moïse, c'est-à-dire à la chronologie de six mille ans, ont répondu que la grande antiquité que donnoient au monde ces annales, n'étoit que l'effet d'une vaine gloire, chaque nation prétendant à la primauté dans l'antiquité, et donnant à dessein une succession à des Rois qui n'étoient que contemporains dans des diverses dynasties. On n'a rien répondu de solide dans les rapports de la géologie et de l'histoire naturelle. L'Académie de Rome, se voyant attaquée dans le sujet de son institution, se donna beaucoup de peine pour obscurcir, par des vains paralogismes, la clarté de la démonstration du zodiaque ancien. Dans ce siècle elle a substitué aux foudres, aux cachots, les efforts de la plume contre les savans, qui l'ont employée pour répandre des lumières sur l'astronomie, la cosmologie, la chronologie.

J'ai dit, *de l'interprétation qu'on donne à tort aux livres de Moïse;* car ses défenseurs ont oublié ce qu'ont dit, à ce propos, saint Augustin et le savant P. Calmet, qui sont cependant orthodoxes.

Mais, quoique cette antiquité paroisse démontrée dans tous les rapports de la science, de l'érudition de la saine critique, ou au moins qu'il en résulte qu'il n'est pas si aisé, comme on croit, de pouvoir assigner le moment de la création, ou de l'arrangement de la matière, je ne donne pas mon avis là-dessus. Cette antiquité en soi-même n'est point mon but. Mes recherches et mes raisonnemens commenceront où l'histoire sacrée et profane présentent les premières sociétés.

Lorsqu'on veut s'élancer avec des justes inductions dans le temps antidiluvien, le vrai pas de la logique, c'est-à-dire de la recherche de la vérité, est de marcher du connu à l'inconnu : avec cette méthode, qui ne peut pas nous tromper, nous percerons, le flambeau à la main, les ténèbres épaisses de ce temps reculé.

Nons connoissons le vrai ou par simple perception et compréhension des idées distinctes, ou par argument, c'est-à-dire, par le développement des idées confuses. Nous ne connoissons à l'aide du premier moyen, que très peu de vérités pour nos besoins, et notre curiosité : il faut donc raisonner, et si la faculté de raisonner est placée principalement dans la facile intelligence des rapports des idées, et dans la manière claire de les concevoir, et de les lier, il s'ensuit que, dans notre sujet, il faut d'abord s'occuper du rapprochement des idées et des notions. Les ténèbres qu'ont jeté sur les temps primordiaux les incendies des bibliothèques et des monumens, nous empêchent invinciblement de pouvoir employer le moyen de simple perception.

On sait bien que le fond de la métaphysique du système maçonnique, est la religion naturelle, d'où s'ensuit sa philosophie morale ; l'une et l'autre ne peuvent naître que de l'observation, et connoissance des lois de la nature, de ses agens, et de ses grands phénomènes. Il faut donc examiner si nous avons des renseignemens pour

reconnoître ce premier culte dans le temps antidiluvien, et immédiatement postérieur, et si nous les reconnoîtrons: nous aurons droit de conclure que cette ressemblance ne peut dériver que de l'identité d'origine, et que dans le temps antidiluvien, et immédiatement postérieur, les premiers instituteurs des peuples, les premiers sages, ont été les fondateurs de la grande société.

Ouvrons donc le livre de l'antiquité savante.

Les Chaldéens, qui ont été, à ce qu'il paroît, les premiers à se donner aux sciences, ont eu pour leur premier philosophe, Zoroastre (qui n'est pas le Zoroastre des Persans), que saint Epiphane fait contemporain de Nembrot. Abraham n'étoit qu'un pasteur chaldéen, qui, avec ses brebis, quitta sa patrie déjà constituée dans le rapport de la religion et du gouvernement, ce qui suppose nécessairement une très-longue période de temps qui a précédé, et qui nous conduit au temps antérieur au déluge qui inonda cette partie de l'Asie. Les savans en géologie, en cosmologie, en hydrostatique, appliquée au gouvernement des rivières, et aux actions systématiques et symptomatiques des mers, ont reconnu la possibilité du retour périodique des cataclysmes. Les amateurs de la philosophie ancienne en trouveront des renseignemens dans les dialogues de Platon, qui rapporte cette savante réponse d'un ancien prêtre égyptien : *O Solo ! Solo ! vos Græci, pueri estis, nec quisquam è Græcià senex, quia unius inundationis memineritis, cum multæ præcesserint.* En peu de mots, la nature, dans le sein du temps, détruit incessamment les montagnes actuelles, en engendre de nouvelles dans la mer, par le moyen des rivières, ce qui, diminuant généralement le bassin, prépare le retour périodique des inondations. Le Bosphore de Thrace, qui présente aujourd'hui le plus délicieux, le plus brillant point de vue du monde, le détroit de Gibraltar, la

Déterminé -- le jour ... mouvement
le mouvement ...

formation de l'Archipel et de la mer Méditerranée, le continent entre la mer Noire et Caspienne, en sont des témoins, sans parler des autres.

Voilà comment la nature, qui jamais ne repose, changea, change et changera toujours l'aspect de notre globe. Bélus, suivant les Chaldéens, le père de Sémiramis, est le premier auteur de l'astronomie. Nous n'avons aucun de leurs traités de métaphysique et de morale : nous trouvons uniquement quelqu'opinion ou maxime. Zoroastre disoit, que, dans tout le monde, on voit éclater la trinité, de laquelle l'unité est le principe. Voilà la source où Platon puisa sa métaphysique, qu'il a développée dans son Timée et dans son Parménide, et qui, altérée, modifiée, appliquée, parut à l'école d'Alexandrie pour dominer sur l'esprit des savans, aussi bien que des nations. Ils regardoient le monde comme une émanation de Dieu, et par Dieu, ils entendoient la nature universelle du feu répandu dans tout l'univers. Ce principe résidoit principalement dans leur monde éthérée, siége du mouvement, c'est-à-dire, dans les astres, qu'ils regardoient également comme la source du principe qui animoit, vivifioit tous les êtres.

Voilà donc le culte des lois de la nature, de ses agens, et de ses plus grands phénomènes, qui, dans les astres, ont dû frapper particulièrement les regards des premiers hommes, attirer leur admiration, donner naissance aux premières idées de l'ordre, les appliquer à l'état social, et fixer les bases de la religion naturelle, aussi bien que de la philosophie morale et de la législation.

Les Arabes, et particulièrement les Sébéens, qui avoient leurs mages ou savans, n'avoient pareillement d'autre culte, que celui des astres, en appliquant une mysticité aux résultats bons ou mauvais qui en dérivoient : voilà comment l'astrologie naturelle, que nous appelons astronomie, dégénéra en astrologie judiciaire,

et dans le système des prestiges, que Cicéron tourne sagement en dérision dans ses livres *de Divinatione*. Le livre très-ancien de Job, dans la dispute entre ses amis, nous fait connoître, qu'ils admettoient, comme les autres peuples de l'Orient, le dualisme, lequel n'étoit autre chose qu'une allégorie du rapprochement et de l'éloignement du soleil, c'est-à-dire, de notre centre du feu universel, avec ses bons ou mauvais effets physiques et moraux, et enfin du triomphe du principe de lumière.

L'Egypte avoit encore ses savans, qui disputoient aux Chaldéens l'antiquité, et la primauté dans les sciences. On sait bien que nous avons reçu d'eux la géométrie et la mécanique. Leur hydrostatique appliquée au gouvernement du Nil devoit être suivie particulièrement en Italie, dont la partie septentrionale est toujours inondée par l'opiniâtreté d'un faux système de réparation. Leur théologie étoit tout-à-fait semblable à celle des Arabes et Persans; leur Osiris répondoit à Orsmud, Typhon à Ariman, Orus à Mithra. Atot, ou Hermès, ou Mercure, fut le premier philosophe parmi eux; son successeur fut Sofoa, dit encore Mercure, et surnommé Trismégiste, c'est-à-dire, trois fois très-grand. Nous avons sous son nom un ancien livre composé par les Gnostiques ou connoisseurs qui étoient une branche du naissant christianisme, il y a dix-sept siècles, duquel on voit également le même esprit dans le culte. En outre, Porphire nous rapporte les mêmes idées, suivant Chérémont, ancien prêtre égyptien. Les sages de Méroé n'étoient que des penseurs, des philosophes, des époptes, des vrais philanthropes: c'est d'eux que sont sortis de grands législateurs, de vrais amis des hommes, dont les premiers sont Solon, Pythagore, Platon.

Les Bracmanes étoient les philosophes des Indiens.

Le monde n'étoit qu'une émanation de Dieu, imaginé à la manière des Chaldéens, c'est-à-dire, du feu répandu dans la nature universelle, mais particulièrement dans les astres ; en conséquence, ils admettoient la mètempsycose, qui n'est autre chose que le passage des parties du feu répandu d'un corps à l'autre après sa réunion au feu universel dans les astres. Macrobe nous rapporte avec beaucoup de soin et d'intelligence cette théorie des anciens aussi bien que Beausaubre dans son Histoire du Manichéisme, Hide dans son ouvrage de la Religion des anciens Persans, et l'auteur de la Collection appelée Zend-Avesta, et celui du Boundesh. Voilà encore le même culte.

Les Chinois avoient la philosophie des Indiens, dans les rapports de la nature, de l'univers, et de la religion. Ils ont, de plus, l'avantage sur les autres peuples d'avoir dans les ouvrages de Confucius, des préceptes et des conseils de philosophie morale la plus sublime. Ils ont été nos précurseurs dans l'invention du foudre de la guerre, et de l'imprimerie, dans les sciences et dans les arts; chez eux la religion, la théologie des savans, qui naît des connoissances des lois de la nature, n'est pas la même qu'on donne au peuple incapable de la concevoir.

Le passage de l'Ecriture : *Eruditus est Moïses omni scientiâ Egyptiorum*, nous apprend que les Juifs avoient emprunté toutes leurs sciences des Egyptiens. En effet, il suffit de lire le deuxième chapitre de l'Exode, où Moïse rend l'idée de la Divinité, ou pour mieux dire, de ce qu'il entend par le mot Dieu, pour reconnoître que sa théologie naturelle étoit fille de l'occulte philosophie des prêtres égyptiens, qui étoit bien différente de la religion extérieure qu'on manifestoit au peuple, et qui est accusée ordinairement d'absurdité et de frivolité, par ceux qui n'y voient pas le politicisme. Cette théologie naturelle, savante, cachée, n'étoit que le culte des lois de la nature univer-

selle, considérée non dans ses parties, dans ses forces particulières, dans ses différens phénomènes, ce qui produisoit le polythéisme, mais d'une manière abstraite, propre à élever l'esprit, et à donner une idée sublime d'une unité de cause et de principe. C'est ainsi que Strabon qui vivoit il y a près de vingt siècles, nous rend, dans son livre XVI, avec beaucoup de science et de pénétration, sans être prévenu, la doctrine de Moïse (1). Ce passage a été trop oublié. Si la qualité de novateur a été peut-être mal appliquée à Benoît Spinosa, qui abusa, comme a fait Wolf, de la géométrie, Tolande avoit aussi des excuses.

Voilà en effet la ressemblance entre la métaphysique, dans l'Exode que nous avons annoncée, et celle renfermée dans l'inscription très-ancienne, antérieure au temps de Moïse, qui étoit sur le temple de la Nature en Egypte, car on y lisoit : *Je suis tout ce qui est, qui a été, et qui sera, et nul mortel ne percera jamais le voile qui me couvre.* Et l'Exode dit : *Ego sum qui sum, et dices Isdrael : Qui est misit me ad vos* ; et peu après : *Nemo faciem meam vidit, nec tu eam videbis, posteriora mea autem videbis ;* c'est-à-dire : *Je suis tout ce qui est, qui existe réellement ; et tu diras au peuple d'Isdrael : Celui qui est m'a envoyé à vous ; personne n'a jamais vu ma figure, ni tu la verras : tu verras seulement mon derrière.*

Voilà ce que Pline, le plus savant naturaliste de l'antiquité, nous dit dans son Histoire naturelle, et par cela, il embrasse les opinions de tous les peuples de l'antiquité :

(1) *Nam Moyses unus ex sacerdotibus Egyptiis, moleste ferens eorum instituta, commigravit. Discessere cum eo multi quibus divina curæ erant ; docebat enim ille quo modo Egyptii non recte sentirent, qui ferarum, et pecudum imagines Deo tribuerent, et cum id Deum esset quod nos contineret, et cælum, et mare, et id quod rerum omnium naturam appellamus, cujus profecto imaginem nemo sanæ mentis audeat effingere similem, relicta itaque omni simulacrorum effigie, et divo ei fano constituto sine forma colere, etc.* Strab. *De situ Orbis*, liv. 16.

Tout ce que nous appelons le Ciel, qui dans ses vastes contours comprend les autres êtres, doit être regardé comme un Dieu éternel, immense, improduit, indestructible, etc. (Pline, *Hist.*)

Occellus de Lucanie, disciple de Pythagore, nous fait le même discours (chap. 1) : *L'univers*, dit Occellus, *considéré dans sa totalité, ne nous annonce rien qui décèle une origine, ou présage une destruction ; on ne l'a pas vu naître, ni croître, ni s'améliorer, ni se détériorer, ni décroître ; il est toujours le même, de la même manière, toujours égal et semblable à lui-même.* C'est ce que dit Virgile, qui ne fait que rendre l'idée de la plus haute antiquité.

> *Principio cælum, et terram, camposque liquentes,*
> *Lucentemque globum lunæ, titaniaque astra :*
> *Spiritus intus alit, totamque diffusa per artus*
> *Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.*
>
> VIRG. *Georg.*

Il faut convenir qu'on trouve cet esprit théosophique dans les Pères du Concile œcuménique de Nicée, assemblé par Constantin-le-Grand, l'an 325, pour faire décider la question de la consubstantialité. *Imago enim Dei simplex est, et omnis compositionis expers, cum sit ignis natura ;* et peu après : *quod Divinitas sit simplex, et quod sit ignis immortalis, æternus et increatus, natura, nec in unâ personâ, juxtà Judæorum opinionem, intelligatur ;* et puis : *Verbum tuum prolatitium est.* C'est ainsi que se sont exprimés les évêques orthodoxes, Ozius, Eustace, Léonce, Eupsique, au nom du Concile, dans leurs réponses résolutives des objections du philosophe platonicien et des évêques ariens (1).

(1) *Sacrorum conciliorum nova et amplissima Collectio ex Labbæi.* V. 2, p. 831, 862, 863. *Venetiis, Coletti.*

Tous les théologiens savent bien avec moi, que le livre de la Sagesse (cap. 13) désigne la Divinité d'une manière différente. Il établit le pur spiritualisme, l'incorporéité (ασομα), combinant avec le concile de Nicée, quoique le savant Mosémius, dans ses notes au grand ouvrage de Coudwort, soutienne que cette manière a commencé à se fixer dans l'époque des scolastiques ; car on voit que plusieurs Pères de l'Eglise n'en avoient pas l'idée distincte. Les théologiens connoissent bien que nous sommes dans l'insuffisance de pouvoir soutenir rigoureusement *à priori* la première manière, aussi bien que la seconde d'envisager la Divinité : je n'entre pas dans cette dispute, où il s'agit plus d'un sentiment que d'un raisonnement; je ne suis que l'historien des opinions de l'antiquité et des auteurs, et cela suffit à mon propos. On rencontre toujours la même ignorance dans la recherche infinie des causes ; on soutient, d'un côté et d'autre, qu'on doit s'arrêter, et chacun veut s'arrêter où il veut (Voyez Clark, *Institutiones metaphysicæ*). Quant à moi, il est certain que le vrai philosophe doit chercher, autant qu'il peut, à établir une saine doctrine, pour former et diriger les hommes au bien, à la vertu, à la charité, à l'humanité, et les soutenir, les consoler dans le cours de cette vie malheureuse et périssable, et je sais que *tradidit mundum disputationibus*.

Cette religion naturelle primordiale, cette philosophie morale du système maçonnique ne veulent pas demeurer reléguées dans la haute région des sciences. Des institutions religieuses doivent les rendre sensibles au peuple ; sans cela, il n'y aura que des notions abstraites, sans règles, et qu'une justice sans tribunaux. La nature humaine nous fait sentir que nous sommes faits pour espérer et pour craindre, et la révélation nous dit que nous le devons : s'il existe de la diversité dans les cultes,

Il est certain que la morale naturelle constitue le fond de toutes les religions. Il s'ensuit de-là, ce respect du système maçonnique pour toutes les religions et pour tous les cultes : de-là, cette parfaite tolérance, fondée sur l'humanité, sur la charité, et sur la déférence qu'on doit aux institutions, aux opinions, aux éducations. L'amour, l'humanité doivent être les liens de tous les hommes : loin le fanatisme, et même l'enthousiasme, car il peut très-facilement s'échanger avec celui-là. Ce n'est que la suite de la cohérence entre les principes du système maçonnique.

Nous avons donc reconnu que l'admiration, l'observation ont produit dans la théologie de tous les anciens peuples, le culte des lois de la nature, qui éclatoient dans les cours réguliers des astres et des planètes : c'est la réunion de ces lois manifestes, ou cachées, que les anciens nommoient Destin. Jupiter même, qui n'étoit chez eux que la personnification de la plus grande des forces de la nature, comme le mot grec *Ζευς* le signifie, mais exécutive, et non pas législative, y étoit sujet, comme on peut le voir dans Homère et dans les fragmens de Philémon : *Nos regibus; reges Deo subserviunt, necessitati Deus*; et dans Sénèque : *Ille ipse, omnium rector, scripsit quidem fata, sed sequitur, semper paret, semel jussit* : et dans Cicéron, dans les livres de la Nature des Dieux, on lit : *Ait Balbus* (c'est le stoïcien qui parloit contre l'atomiste Velléius) : *Non est natura Dei præpotens et excellens, si quidem ea subjecta est ei, vel necessitati, vel naturæ, qua cœlum, maria, terræque geruntur.* Il seroit trop long ici de faire voir comment cette ancienne croyance, ce dogme a donné lieu à d'autres opinions modifiées, qui ont introduit des nouvelles obscurités et incertitudes, et excité le vain esprit de controverse.

C'est donc l'observation, l'admiration des lois de la nature, comme nous avons vu, qui ont produit chez les

premiers hommes, la religion naturelle et la philosophie morale, qui sont les grands principes du système maçonnique : cette ressemblance prouve identité d'origine, et fait voir que les premiers fondateurs de la grande société, ont été les instituteurs des peuples anciens.

CHAPITRE II.

Seconde ressemblance : le secret dans le sein duquel on travailloit sans cesse à la civilisation.

Mais nous devons pousser notre comparaison, afin que la démonstration soit accomplie. On voit une autre ressemblance entre la plus ancienne philosophie et le système maçonnique. Le secret et le langage symbolique y sont communs. Arpocrate, cette figure humaine, représentée en marbre, étoit, chez les Egyptiens, du temps immémorial, le symbole du système philosophique, et de la politique : elle porte sur sa tête des objets de subsistance, ce qui désigne le devoir et l'utilité du gouvernement qui pourvoit aux besoins du peuple : il ferme, avec le doigt de sa main gauche, sa bouche ; voilà le secret dans la philosophie, dans la religion, indiqué aussi par d'autres emblèmes. Les anciens sages ont toujours reconnu par la raison, et par l'expérience, que le peuple ne raisonne jamais ; qu'il ne fait que sentir ; qu'en conséquence, ses sensations sont ses opinions, et ses opérations les effets de son imagination, ce troisième principe ou faculté, qui paroît nous obliger de l'admettre en nous, et qui agit sur les organes de l'animation, sans que la raison ait malheureusement le temps d'en empêcher ou modifier les tristes effets. Si cela arrive dans les orages

des passions, il en est de même dans la formation des opinions du peuple, et dans ses jugemens qu'il faut instituer, et diriger pour son bien. Il ne faut donc pas, comme on fait communément, accuser d'imposture, de mauvaise intention, les premiers législateurs des peuples : si l'on y voit mêlée l'ambition, on y voit aussi l'amour du bien et des hommes. Ce sont les passions qu'il faut toujours manier pour faire opérer le bien aux hommes : l'ambition même devient bienfaisance. Moïse dit dans son Exode : *Populus autem duræ cervicis est :* c'est-à-dire, que le peuple n'est capable de juger que par les sens. Il est vrai que les idées du peuple, aussi bien que celles des hommes d'esprit, des savans, tirent leur origine des sens ; mais il existe en nous une faculté, qui peut bien être plus ou moins juste, plus ou moins exercée, avec laquelle nous comparons, nous jugeons des modifications causées par les sens, dont nous sommes le sujet ; voilà donc la différence entre l'homme d'esprit, le savant (car l'union de ces deux facultés est nécessaire pour former un sage), et les autres. De là, les philosophes ont toujours reconnu la nécessité du secret. On le voit dans l'esprit des premières institutions des peuples, aussi bien que dans celui du système maçonnique. Le culte ou l'antre de Mithra en Asie, les autres mystères d'Asie, d'Egypte, de Libye, et ceux des Grecs, qui n'en étoient qu'une copie y portée, les emblèmes, les symboles, les cérémonies, les signes qu'il est inutile ici de détailler, et qui ne sont, dans la grande société dont nous parlons, que de fidèles allégories d'une réalité qu'on révère, comme l'étoient ceux dans l'antre de Mithra, et en Grèce, en sont une preuve. Voilà donc notre proposition confirmée une seconde fois.

Cette sagesse du système maçonnique, pareille à celle de la plus ancienne philosophie, qui sortit de ses travaux a un double rapport ; aux profanes et aux frères.

mêmes. Si dans le premier elle se montre grande, dans le second elle développe la plus profonde connoissance de l'esprit et du cœur humain. Dans les différens degrés les frères se trouvent en même temps dans l'état de lumière, et dans l'état des ténèbres. On tend toujours à l'autopsie ou à l'intuition de la vérité, le dernier état de la lumière dans la métaphysique, aussi bien que dans la philosophie morale : c'est ainsi qu'on devient épopte, ou voyant le vrai. Si dans ce second rapport le projet du perfectionnement de l'homme n'est malheureusement qu'une chimère reléguée dans les espaces des simples conceptions abstraites, on ne doit pas regarder les moyens de l'améliorer comme des vains efforts ; car de ce principe il s'ensuivroit une absurdité de fait, c'est-à-dire, que le projet des premiers instituteurs, pour tirer les hommes de l'état sauvage à l'état de civilisation, a été vain. Si avec une quantité nous arrivons au carré, pourquoi ne pouvons-nous pas arriver au cube ? Je ne voudrois pas qu'on fît un jour à mon siècle le reproche que Senèque faisoit au sien : *Veniet tempus in quo posteri nostri tam aperta nos nescisse mirentur : Il viendra un temps où la postérité sera surprise de notre ignorance sur des choses qui étoient si claires ;* et d'ailleurs, il sera toujours vrai, suivant ce grand philosophe, que *magni animi semper res fuit latebras naturæ dimovere : c'est le propre des grands esprits de découvrir et d'entrer dans les secrets de la nature.*

On a reproché à Condorcet d'avoir trop poussé ses soins et ses desirs. Ces gens-là ont été, ou des ignorans des progrès longs, mais sûrs de l'amélioration de l'espèce humaine, ou des méchans qui n'ont voulu voir dans l'homme, que l'ours prêt à dévorer. Les premiers instituteurs des peuples, les philosophes, les frères du système maçonnique, ont bien vu dans l'homme, mieux

qu'eux des mauvaises dispositions envers ses semblables, des passions furieuses et quelquefois irrésistibles; mais ils ont vu aussi en lui des facultés pour rectifier les premières, et des autres passions même, d'un caractère plus élevé qui pouvoient bien être employées pour dompter les autres. Ils n'ont point désespéré, et nous sommes redevables à leur pénétration de l'état de civilisation où nous sommes. Mais, l'on peut pousser cette science, l'on peut mieux toucher les ressorts et en trouver d'autres. Ce n'est pas ici le moment de faire un traité de physiologie de la moralité des êtres. Je l'avois conçu et tracé avec un cours complet de philosophie présenté d'une manière nouvelle. J'avois commencé un essai de simplification des lois physiques primordiales de la nature fondée sur les principes indubitables de Newton, et tournée à la cosmologie universelle et particulièrement à la formation des orbites des planètes. Je n'ai achevé que deux écrits sous deux différens rapport du criticisme de l'histoire civile ecclésiastique comparée pour la sûreté, la tranquillité des souverains aussi bien que des peuples. Obligé par un concours de circonstances fâcheuses à me trouver des moyens d'une honnête subsistance, je ne puis pas m'appliquer tranquillement à l'accomplissement de mes desseins.

Si les premiers savans ont donc reconnu la nécessité du secret, attendu l'état barbare de leurs sociétés, et qu'il falloit par ce moyen améliorer une partie seule d'hommes choisis, afin qu'elle dût être un jour le levain de l'amélioration universelle, il s'ensuit que ce principe, cette fomentation n'existe que dans le système maçonnique, qui n'est aujourd'hui qu'une propagation légitime, fidèle de la plus haute science ancienne.

C'est dans son sein, où malgré les théocraties, les tyrannies, les barbaries, les ignorances, les mauvais raisonnemens, les persécutions, s'est conservé le feu sacré

de la vérité, les connoissances solides, l'élément, le levain de la civilisation universelle, cet héritage sans tache des premiers fondateurs, des premiers instituteurs des peuples.

Cette fomentation, dis-je, tient le milieu entre les extrêmes en tout sujet : en philosophie, en religion, entre l'athéisme, et les abus des hommes, et les tristes effets du gouvernement théocratique ; en politique, entre les maux de la démocratie et les résultats du pouvoir absolu. C'est la moyenne proportionnelle des géomètres et des algébristes, qui compose une série infinie, qui a toujours des rapports égaux, et qui renferme des harmonies toujours préétablies. Il est donc démontré qu'il y a encore ressemblance dans le rapport du secret, qui conduit au projet de l'amélioration des hommes.

CHAPITRE III.

Troisième ressemblance : Projet salutaire universel de la civilisation, et amélioration du genre humain.

Ce double rapport de ressemblance, qui constitue le fond de la philosophie, de la religion de tous les anciens peuples, aussi bien que du système maçonnique, nous conduit à la juste conclusion, qui naît naturellement du principe logique que nous avons d'abord établi : que le système maçonnique tire son origine de la même époque où les hommes sont sortis de l'état sauvage, ou pour mieux dire, qu'il a eu tant d'origines respectives aux différens peuples, autant qu'il y a eu des momens où ces différens peuples sont passés successivement à l'état de civilisation ; il s'ensuit que le système maçonnique (sans entrer dans la vaine controverse de l'époque et des

lieux) a été la cause et le principe de civilisation successive de toutes les nations dans différens pays.

> . . . . *Fuit hæc sapientia quondam,*
> *Publica privatis secernere, sacra profanis,*
> *Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,*
> *Oppida moliri, leges incidere ligno.*
>
> HORAT. *Art. Poet.*

Les premiers sages enseignèrent à distinguer le saint d'avec le profane, et le bien public d'avec celui des particuliers; établirent les droits des mariés, et gravèrent les lois sur des planches de bois.

En effet, ce principe de tolérance fraternelle, d'indulgence, cette horreur pour le fanatisme et ses terribles résultats, pour le zèle malentendu, pour l'opiniâtreté, pour la persécution : cette maxime toujours répétée d'amour, de secours mutuels, devoit rendre les hommes sensibles, doux, compatissans, et tourner la férocité même en pitié, en leur faisant connoître que nous avons tous des défauts, et qu'il faut se mettre à la place de son frère pour être indulgent. Voilà l'éloquence de la persuasion; Horace en rend l'idée :

> *Sylvestres homines sacer interpresque Deorum*
> *Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus :*
> *Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones.*
> *Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,*
> *Saxa movere sono testudinis, et prece blanda*
> *Ducere quo vellet.*

Orphée, cet interprète sacré des Dieux, détourna du meurtre les hommes encore sauvages, et leur fit quitter la vie brutale qu'ils menoient, et pour cela on publia qu'il adoucissoit les tigres et les lions furieux : on publia aussi qu'Amphion, qui bâtit la citadelle de Thèbes, donnoit du mouvement aux pierres par le son de sa lyre, et que, par des prières tendres et touchantes, il les forçoit à s'aller placer

d'elles-mêmes où il vouloit. Voilà comme on traîne les pierres pour bâtir le temple mystique de Salomon ; voilà le grand édifice que la seule philosophie morale, fille de la religion naturelle, peut élever à la voûte tracée par les cours des planètes et des astres.

Cette primordiale dérivation qui se perd avec l'histoire civile dans les ténèbres des temps primitifs, nous laisse pourtant voir sans contestation, que le système maçonnique passa de l'Asie à civiliser l'Europe plongée pendant huit siècles dans les tristes résultats, qu'il seroit ici trop long de détailler, dans lesquels la chute de l'empire romain la laissa.

Les croisades qui en elles-mêmes n'ont été que des effets funestes d'une religion mal entendue, fanatique relativement aux princes, et aux peuples ; et de l'esprit politique du gouvernement théocratique des papes, qui cherchoient toujours à détourner la réflexion des princes sur leurs usurpations dans l'Eglise, et dans le temporel, ont été l'utile moyen du passage des sciences, de l'esprit de commerce aussi bien que du système maçonnique en Europe.

C'est ici qu'il a porté la solidité de ses dogmes inébranlables dans la théosophie, la philosophie, pour améliorer la raison humaine ; pour bannir le fanatisme, de ses maximes de morale pour former les cœurs, de ses pratiques, de ses cérémonies, et principalement du secret pour le bien des frères et des profanes dans un temps où l'Europe plongée dans des mœurs mauvaises et barbares, méconnoissoit, oublioit tout droit, toute humanité.

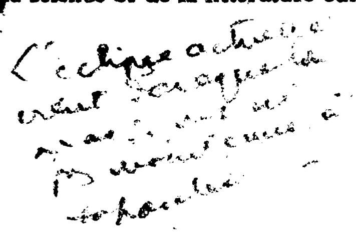
C'est ici, c'est alors, que les plus illustres frères de l'ordre, parmi lesquels on voit le Suisse Paracelse, et puis l'Anglais Robert Fludd, au travers de quelque déviation dans leur philosophie du feu et dans leur vaines recherches, en retenant le pantéisme de l'école

d'Alexandrie, et par conséquence le second platonisme, ont combattu de toute leur force le fameux aristotélisme déja défiguré, soutenu par les Scholastiques, les Abélards, les Alberts, les Thomas avec leur extravagante et frivole dialectique, le principal appui des directions théologiques, politiques de Rome, et ont préparé à Descartes les voies pour combattre à mort les restes de leurs doctrines et de leurs fausses formes de raisonner.

Ce système fait pour tous les hommes doués d'une raison éclairée, et de sentimens de probité et d'humanité, a dû se répandre en Europe avec une célérité surprenante, et améliorer l'esprit humain dans les rois aussi bien que dans les peuples, en rectifiant leurs idées sur leurs droits et sur leurs devoirs. C'est ainsi qu'en Europe le droit naturel, public, civil, en sortant de la plume des frères du système maçonnique, ont agi en raison composée, se sont aidés l'un l'autre pour donner des justes idées, et pour fixer réciproquement leurs limites.

Les princes, les grands, les magistrats, les savans, les ecclésiastiques éclairés entrèrent dans les mystères.

C'est en Ecosse principalement, ensuite dans la Saxe, en Silésie, en Bohême, en Moravie, que l'ordre s'établit. Bacon, Erasme, Locke, Copernic, Kepler, ont été ses enfans; le premier en disant généralement : *In rebus quibuscumque difficilioribus non expectandum ut si quis simul serat, et metat, sed præparatione opus est ut per gradus maturescant*, indiqua clairement l'amélioration dans les progrès longs, mais sûrs de l'esprit humain. Il seroit trop long de faire le dénombrement de tous les grands hommes, de tous les savans en physique, chimie, histoire naturelle et civile, en mathématiques, en philosophie, en droit, qui en sont sortis; ce seroit faire l'histoire de la science et de la littérature européennes.



Voilà comment l'ordre porta la lumière dans toutes les parties du savoir, et s'il y a eu des déviations, des égaremens, particulièrement dans la chimie, le génie a toujours éclaté et aplani la route à des connoissances plus réfléchies et plus assurées.

La grande réformation d'Allemagne, d'Angleterre, de la Hollande, à laquelle travaillèrent successivement des grands hommes depuis Wicleff, n'a été elle-même qu'un premier fruit du retour des lumières porté par le système maçonnique. Fille de l'autopsie, elle ne pouvoit certainement, avec le systéme de liberalité, d'examen, de critique franche, opposé diamétralement à celui du catholicisme romain mal entendu, ennemi des progrès de l'esprit humain, qu'être favorable aux lumières qui commençoient à se répandre, et auxquelles elle étoit redevable de sa naissance.

Si la réformation, devenue cause, d'effet qu'elle avoit été, fut la source de plusieurs maux, il faut avouer qu'ils ont été produits par des incidens, et par la résistance qu'on lui opposa; il faut distinguer l'esprit de l'événement, et il faut considérer qu'elle fut conçue dans un siècle encore ténébreux, où les hommes n'étoient pas encore arrivés à la tolérance, à l'humanité dans le sujet dont il s'agissoit, et par conséquent le furieux, le cruel fanatisme devoit s'y mêler; les heureux résultats devoient être réservés pour un temps postérieur.

C'est du sein du travail de fermentation, d'une branche du système maçonnique, que le penseur, le docteur de Wittemberg, parut: il doit être, ce me semble, regardé moins comme le réformateur en religion, que comme le génie qui faisoit tous les efforts sur plusieurs directions pour arriver à la lumière, et échapper aux ténèbres du moyen âge, que les frères de l'ordre s'efforçoient unanimement de chasser de l'Europe.

Si cela est, il est vrai aussi qu'il ne pouvoit pas ouvrir

cette route pour lui et pour les autres, sans s'affranchir premièrement du despotisme des papes dans l'Eglise et dans la politique, et de leur prétendue infaillibilité, pour donner ensuite la liberté de penser, si précieuse aux hommes, et base de leur liberté civile, et de tous les progrès de l'esprit humain. Pour l'amour de la liberté, il suffit de dire : Rome condamna à une prison perpétuelle le grand Galilée ; Léon X, ce protecteur des arts, promulgua des sévères réglemens contre l'impression des livres traduits du grec, de l'hébreu et de l'arabe. Le système de la cour de Rome a été toujours celui d'étouffement pour réussir à hébêter et abâtardir les hommes par le moyen de la religion, elle dit : Soumets-toi sans examen ; l'Eglise protestante dit : Examinez, il faut se convaincre ; S. Paul a dit : *Spiritum nolite extinguere.... omnia autem probate, quod bonum est tenete* : le christianisme ne craint point d'ouvrir ses livres.

Cela posé, les grands réformateurs et leurs coopérateurs s'occupèrent tout à coup à l'archéologie orientale et grecque tournée à l'interprétation des livres sacrés, d'où il résulta la critique du texte de l'Ecriture, qui embrasse l'art hermeneutique qui s'attache aux langues, aux antiquités, à la connoissance des temps, des lieux, des auteurs, combinée avec l'histoire politique, littéraire, religieuse, de l'époque respective.

Dans le moment qu'on combattoit le péripatétisme des scolastiques, particulièrement dans les pays protestans, les savans frères de l'ordre, qui étoient l'âme de la réformation, et en avoient donné l'impulsion, jetèrent les bases des progrès pour une solide et saine philosophie ; les principaux en ont été Locke, Hume, Wolf, Bonnet ; en droit, Grotius, Puffendorf, Selden, Barbeyrac, Burlamaqui, Vattel, Bolingbrocke, Algernon Sydney, le martyr de la cause des peuples. Ce feu sacré se répandit aussi après la renaissance des

lettres en Italie : Bruno, Vanini, Pomponace, Cremonin, Campanella, en ont été les victimes. Machiavelli, ce profond politique qui traça les crimes des tyrans, et en inspira l'horreur, Bodin, Marianna, Bayle, parurent. La France a donné successivement un peuple de grands hommes dans les sciences et dans les arts. Un des grands résultats, dans le droit, fut de séparer le droit canon du droit civil, sur lequel il avoit toujours empiété, et de le soumettre.

En outre la réformation opérée dans le sein du système maçonnique, qui s'est trouvé dès sa naissance en contact avec la politique, et les objets d'utilité publique, tourna les esprits à l'économie et à l'administration des Etats (car les prêtres, et généralement les autres avoient jusqu'alors oublié tout cela, en s'occupant seulement des pratiques extérieures de la dévotion, du maintien des droits de l'Eglise), à la science caméralistique, à la statistique, sans lesquelles on ne peut pas avoir un bon gouvernement, ni connoître la force réelle d'un Etat.

La même chose arriva dans les sciences mathématiques et physiques ; c'est à l'égide de la réformation, que les Galilées de l'Allemagne, Copernic, Képler, sans craindre le cachot romain, donnèrent la certitude logique, et enfin, la géométrique encore, au système astronomique. Leibnitz, Newton parurent, ces inventeurs du nouveau calcul, sans parler d'une foule d'autres, dans toutes les branches du savoir humain ; mais dans la philosophie de la nature, l'immortel Kant se montra le plus grand, depuis qu'on prononce le mot philosophie : sachant tout ce qu'on a dit et tout ce qu'on peut dire, il profita des erreurs, des déviations de ses prédécesseurs, anciens et modernes, de l'esprit de parti et de prévention, et s'élevant, penseur rigide, à la hauteur des choses, tira une ligne de démarcation entre

la certitude qui a lieu en mathématiques, et celle qui a lieu en métaphysique, fixa, d'un côté, les points cardinaux de la pensée, et de l'autre, la véracité et les limites des connoissances humaines, montrant le vrai siége de la philosophie, et imposant silence aux fureurs des petits métaphysiciens, qui ont à suffisance bouleversé le monde moral, et par conséquent, le physique.

On pourroit dire de même dans les belles-lettres, dans la science et tactique militaire, qui, autrefois, et particulièrement du temps des Romains, décidoient toujours dans les révolutions politiques, chassoient, remettoient les souverains, et fixoient les destins des gouvernemens aussi bien que des peuples.

Mais l'œuvre la plus grande de la réformation fut le changement dans l'instruction publique, et la fondation de plusieurs universités et écoles. Luther en sentit le besoin, (Voyez *Lutherus de scholis optime meritus*) et avec lui Mélancthon ; ils les purgèrent, autant qu'ils purent, des vices scholastiques, et de la période monacale, qui, oubliant les sciences morales, y avoient substitué la casuistique, qui n'embrasse pas les devoirs envers Dieu, et ses semblables, mais les réduit à ceux envers l'Eglise.

L'Evangile reprit son rang, et a remplacé avec sa morale pure la casuistique ; l'étude de la morale acquit alors un grand intérêt. La même révolution salutaire s'opéra dans les autres branches du savoir humain : on rectifia toutes les idées ; ce grand changement s'est communiqué à différens degrés partout, et a produit le progrès universel des bonnes connoissances que nous voyons, qui ont été cultivées par une foule d'hommes de tous les états, qui sont bien connus.

Ce grand système maçonnique, cette âme du développement des justes idées, dans tous les rapports, a reçu dans le nouveau sol européen de la solidité, des

modifications, de l'extension en Angleterre sous Cromwel, en Allemagne à l'époque de la réformation, et dans ces derniers temps, où le philosophe, le héros de l'Allemagne, Fréderic II, s'attiroit l'admiration et les regards de tout le monde, qu'il instruisoit par ses écrits, et qu'il étonnoit par ses exploits.

Il est donc démontré que le système maçonnique a été simultané avec la primordiale civilisation des peuples; que les premiers frères n'ont été que de ces êtres privilégiés par la nature, et doués par elle, dans la distribution de l'intelligence universelle, d'un plus haut degré de faculté intellectuelle, pour porter l'observation profonde et l'exacte critique sur tous les objets, afin de se former des idées justes, au milieu de l'enthousiasme, du fanatisme, de la prévention, de la crainte, de la présomption, de l'imagination, qui sont les maladies ordinaires de l'esprit humain.

Dès que ces idées furent fixées, on dressa un critère universel, fait pour tous les climats, pour toutes les nations, dans tous les rapports des sciences, et de l'utilité commune.

Voilà comment l'ordre transporta toujours avec soi ce critère, cet esprit de vérité, dans les différentes missions volontaires pour civiliser, améliorer successivement les peuples; mais sans fanatisme, sans violence, sans mauvaise foi, sans persécution. Il faut le répéter :

Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones,
Dictus et Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono testudinis, et prece blanda
Ducere quo vellet.

N'est-ce pas lui, qui, avec cet esprit de vérité, toujours caractérisé par la modération, par la fraternité, porta la lumière en Europe, après les ténèbres du moyen âge, en Amérique dans les forêts de Penn?...

Ceux qui connoissent la critique et la réciprocité de l'influence de l'histoire civile et ecclésiastique, savent bien que Jules II, déjà justement et canoniquement déposé par le concile général de Pise, excommunia, déposa Louis XII avec l'Eglise de France, et la nation, parce que ce prince donnoit sa protection au concile de Pise.

Ce prince, effrayé par ce foudre, qui, quoique lancé à tort, et contre l'esprit de l'Evangile et de l'Eglise primitive, étoit bien redouté alors (j'ai écrit un traité de la nature de l'excommunication, de son origine, de sa filiation, et à quel droit elle appartient), séduit par la reine sa femme, qui portoit le fanatisme dans la dévotion, déclara qu'il ne protégeoit plus le concile de Pise : ce qui causa sa chute.

Le fier Léon X, après avoir d'abord paisiblement déclaré que, quant à la guerre, il vouloit être le père commun des princes, et que, comme tel, il auroit toujours regardé le royaume de France, combine une alliance, dans les ténèbres du secret, pour le ruiner. C'est ainsi qu'il recueillit le fruit des foudres lancés contre elle par son prédécesseur, Jules II. Après une citation péremptoire à François Ier et au clergé de France, il obtint de la foiblesse de ce prince, et de la connivence du chancelier Du Prat, l'abolition de la Pragmatique Sanction, des libertés de l'Eglise Gallicane, heureux résultat de la religion éclairée de Saint-Louis, de la constance de Charles VI et Charles VII, de la sagesse du Concile œcuménique de Bâle, et de l'Eglise Gallicane dans le Concile de Bourges. Le Parlement de Paris, le Clergé de France, le savant Bossuet ont toujours opposé leur résistance, mais surtout le profond Pierre de Marc, archevêque de Paris, dans son grand ouvrage, *De Concordia Sacerdotii et Imperii.*

Venise, cette république, jadis si sage et puissante, manqua perdre son existence politique, sous le poids

terrible de l'inimitié de Jules II, suffisamment connu, et ses droits les plus sacrés, sous la violence de Paul V, qui vouloit la forcer à recevoir les maximes anti-évangéliques de la bulle *In cœnâ Domini*, rejetée par presque tous les théologiens, les jurisconsultes, les souverains, les gouvernemens. Le bon Dieu suscita la science et la constance du grand *Fra-Paolo*, auteur de plusieurs ouvrages savans, et de l'Histoire du Concile de Trente, pour défendre la pureté de l'Evangile, la saine doctrine de l'Eglise primitive contre un esprit d'usurpation et de nouveauté. Ce sage fut l'objet de la vengeance et de la cruauté de Rome, qui envoya des assassins jusqu'à Venise, qui l'ont presque tué, et auxquels, tournant ses regards philosophiques, il a dit : *Agnosco stylum romanum* (*Je connois le poignard romain*). Ils ont été pris et pendus publiquement dans la place de Saint-Marc, après avoir avoué leur sanglante mission, dont ils avoient le prix dans leurs poches.

Cependant, il faut reconnoître que ces grands événemens ont porté, dans les directions politiques des Souverains et des Cours de l'Europe, un système d'attention, de vigilance sur les démarches, les entreprises de la Cour de Rome, qui joignoit en elle le pouvoir temporel et spirituel à l'instruction et à la prudence la plus rusée d'une longue conduite, toujours conforme, de plus de quatorze siècles, quoique modifiée par des détours suggérés par les circonstances. Cet esprit salutaire pour la sûreté, et les droits des princes et des nations, n'a été qu'une suite du système examinateur, enfin, de l'exegèse, substituée par la réformation à celui du prestige et d'étouffement ; cette réformation qui n'étoit fille que de la renaissance des lumières, apportées par les différentes branches du système maçonnique ; à laquelle il n'étoit plus possible de s'opposer.

L'empereur Joseph II, dont la mémoire est vénérée

non-seulement dans ses Etats, mais encore dans toute l'Europe.; ce grand prince dont l'esprit et les connoissances ont produit tant de biens, et ont eu une heureuse influence partout, prit le sage parti dans la hauteur de ses conceptions de ne protéger ni de persécuter le système maçonnique. Cette sage conduite lui a été peut-être dictée par l'excellente composition des loges d'Italie : Joseph II a été réellement estimé, admiré, aimé. La Toscane n'oubliera jamais le sage gouvernement de Léopold. Ces deux princes ont été malheureusement trop tôt ravis par le destin, quelquefois ennemi du bien des hommes.

Dans le moment qu'une branche du système maçonnique avoit produit la réformation, s'éleva un homme hardi, soldat de profession, Ignace Loyola, qui forma une société tournée à soutenir les usurpations, et l'opinion de l'infaillibilité des papes, contre les réformés, pour en obtenir en récompense une faveur illimitée et un pouvoir immense dans tout le monde catholique. Au temps du concile de Trente, elle rendit des services importans au Siége romain, en influant puissamment dans les derniers décrets de cette fameuse assemblée. Les Jésuites ont bien reconnu qu'il étoit impossible d'empêcher les progrès des lumières, et de s'opposer au goût renaissant des connoissances. Ils ont pris l'expédient que leur ruse dicta : dans l'impossibilité de combattre ouvertement la science, ils résolurent de s'en emparer pour être les maîtres de l'instruction publique, de manière à suivre d'un côté le torrent qui portoit les hommes aux connoissances, et de l'autre à lui creuser un lit, afin qu'il ne fût point nuisible aux intérêts de Rome. C'est ainsi qu'en inspirant le goût des humanités, des classiques, de l'histoire profane, des mathématiques, en enseignant la philosophie scholastique, revue, corrigée par eux, présentée dans leur

écoles d'une manière propre à rebuter, à éloigner les jeunes penseurs ; en enseignant la théologie sur des traités composés à cet effet par eux ; en éloignant l'étude des chartes originales de la religion, ou les présentant avec des interprétations tendantes au but de la société, et se tenant particulièrement à la casuistique, à la polémique contre les réformés, ils sont parvenus à faire oublier tout-à-fait le vrai fond des sciences philosophiques et théologiques, et tout ce qui concerne l'amélioration morale, et l'ennoblissement de l'homme. On voit donc bien que leur système d'instruction étoit fait pour féconder le règne de la mémoire, de l'imagination, en frappant de stérilité celui de l'intelligence et de la raison. Il n'étoit pas dirigé pour former des penseurs, des philosophes, mais des hommes de lettres, des controversistes opiniâtres, des esprits éclairés, mais soumis, ignorant ce qui auroit pu nuire à leur soumission. Si cette milice des papes se rendit peu à peu suspecte à ses maîtres, si on découvrit en elle le dessein caché de la monarchie universelle, si elle se montra indocile, si elle a été abolie, dissoute par le pape même, engagé par des souverains, il est aisé de voir sans entrer dans d'autres examens, que son esprit, quoi qu'il en soit des apparences et de quelque individu, n'étoit pas celui de l'Evangile. (Voyez le célèbre Arnaud, la nouvelle Hérésie des Jésuites.)

On sait bien que la faveur des papes envers les jésuites leur attira la rivalité, la haine de tous les autres ordres religieux, et particulièrement des dominicains ; mais les ennemis les plus savans et les plus redoutables des jésuites, ont été les jansénistes.

Le concile de Trente, qui, suivant les instructions des légats, le parti romain et les jésuites s'étoient principalement, et soigneusement occupés de ce qui concernoit les droits du pape et de la hiérarchie, avoient laissé divers

points du dogme dans une indétermination pénible : par exemple, ce qu'on devoit croire sur la grâce, qui étoit un des grands sujets des Luthériens et des Calvinistes. Bajus, théologien et professeur à Louvain, suscita la discussion. Jansénius, après lui professeur à la même université, le suivit et écrivit son livre *Augustinus ;* car les principes de ce père de l'Eglise ne s'accordoient pas sur ce point de la grâce avec les opinions des jésuites qui s'alarmèrent, craignant de voir dans les jansénistes le dessein de battre en ruine la société. Les jansénistes qui s'accordoient avec les réformateurs dans l'opposition aux prétentions de Rome, et soutenoient une morale plus sévère que celle des jésuites, en devoient être ennemis.

Si je me suis permis cette digression, elle ne m'a point paru déplacée dans un précis des progrès de l'esprit humain.

Dans le temps heureusement passé du règne des jésuites, les frères étoient obligés de renfermer soigneusement dans leur âme cet esprit de vérité, de philosophie, qui, s'il eût percé au dehors, les eût conduits sur un bûcher.

Il est aisé, comme j'ai lu en plusieurs ouvrages modernes, qui d'ailleurs sont remplis d'érudition, de montrer et de comparer la partie mystique, et les cérémonies du grand ordre, avec celles des anciens mystères et institutions; mais ce n'est expliquer que l'écorce par l'écorce, et presqu'en oublier le fond, l'esprit, qui a le plus étroit rapport, et la plus puissante influence sur la morale sociale, sur les connoissances, sur l'utilité publique, sur l'amélioration du genre humain.

Le système maçonnique passa successivement et librement à travailler à la civilisation des différentes régions, et particulièrement pour empêcher, dans les temps des persécutions réciproques, le carnage pour les opinions religieuses.

C'est à lui, qu'en conclusion, le monde ancien et moderne est redevable de l'état de progrès dans tous les rapports; l'esprit de bienfaisance solide pour le genre humain, doit être sans bornes : la sûreté des biens présens, et la vue des biens futurs que l'autopsie présage, ne doivent être ni troublées ni retardées : retarder, c'est la même chose que rétrograder, et cette idée est effrayante. Que les mauvaises conceptions périssent; Arhimane ne vaincra jamais Orsmud, ni Typhon, Osiris.

FIN.

